



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LE GRAND TONIC RENFORCISANT DU JOUR
ET...
LE GRAND TONIC RENFORCISANT DU JOUR

FEUILLETON du CANARD
LE SIRE DE LUSTUPIN
Par ERNEST CAPENDU.

(Suite.)
Monsieur de Céranon, — dit-elle d'une voix nette, — vous voulez que je sois votre femme, n'est ce pas ?
— Cette union projetée sera pour moi la réalisation de mon plus doux rêve, — répondit le baron de Céranon.
— Pourquoi ?
— Parce que je vous aime !
...Monsieur !
— Oui ! je vous aime, Catherine, — dit Céranon avec passion, — je vous aime de toute la force de mon âme et de mon cœur...
Catherine haussa dédaigneusement les épaules.
— Et moi ! — dit-elle, — je ne vous aime pas.
— Pourquoi ? — demanda Céranon.
— Je ne sais... mais je ne vous aime pas, — répondit Catherine du même ton froid et sérieux qu'elle avait pris. — Je ne vous aime pas, monsieur de Céranon, et je crois de ma dignité de vous parler avec cette franchise. Je vous épouserai parce qu'il faut que je vous épouse...
Catherine accentua avec insistance le mot : *il faut*, puis, continuant avec un peu d'altération dans la voix :
— Je vous épouserai, soit, mais je vous épouserai sans amour.
Céranon la regarda avec cette finesse de vue des hommes du palais :
— Est-ce une menace ? — dit-il.
...Non, — répondit Catherine, — c'est une loyale expression de ce que je ressens.
— Me haïssez vous donc ?
— Pourquoi vous haïrais-je ? Vous ne m'avez jamais fait de mal ; vous ne m'avez fait même que du bien.



Au bout du fossé la culbute.

— Alors, si vous ne me haïssez pas mademoiselle, l'espoir ne saurait s'effacer de mon cœur.
Catherine secoua la tête :
— N'espérez pas ! — dit-elle. — Je le sens, je ne vous aimerai jamais.
XXXVII
L'EXPLICATION (suite)
— Permettez-moi de chercher la cause de cette impossibilité pour mieux la combattre, — dit Céranon avec un empressement des plus galants. Qu'est ce qui vous déplaît le plus en moi, est ce mon nom ?
— Votre nom, monsieur, — répondit Catherine, — est celui d'une honorable famille qui, à tous égards, vaut, certes, celui que nous portons.
— Est-ce ma position qui n'est pas suivant votre goût ?
— Votre position est magnifique, monsieur ! bien supérieure à celle de mon père, et c'est précisément la splendeur de cette triple position de maître des requêtes au Parlement de Paris, de secrétaire intime de Son

Altesse le duc de Lorraine, de conseiller de robe courte au grand conseil du roi, qui me donne le courage de vous parler comme je le fais.
— De dire que vous ne m'aimez pas ?
— Oui, monsieur.
— Préférez-vous, mademoiselle, que je fusse un homme d'épée ?
— Je ne sais, monsieur, — répondit Catherine en hésitant un peu.
— Est-ce ma personne, alors, qui a le tort de vous déplaire ?
— Monsieur de Céranon, — dit vivement Catherine, — laissez-moi être franche. Rien ne me déplaît en vous, mais je ne vous aime pas !
— Pourquoi ?
— Parce que je ne vous aime pas... comme je crois qu'il faudrait vous aimer pour être heureuse du choix que vous avez daigné faire. Lorsque vous avez donné à mon père des preuves si grandes d'affection pour lui, et d'amitié serviable, j'ai ressenti pour vous un profond sentiment de reconnaissance... et ce sentiment a duré... jusqu'à l'heure où vous avez fait comprendre à mon père qu'il ne pou-

vait me laisser libre de refuser votre main...
— Ah ! vous vous rappelez ?
— Tout !
De Céranon s'inclina :
— La mémoire est une belle chose ! dit-il.
Puis après un silence :
— Permettez moi d'espérer que cet amour viendra, — reprit-il.
Catherine fit un geste négatif.
— Ainsi, vous ne m'aimez jamais ?
— Jamais, monsieur !
— De sorte que, selon vous, que devrais je faire ?
— Renoncer à cette union !
— C'est impossible !
— Pourquoi ?
— Parce que je vous aime et que si vous dites ne pas m'aider, j'ai l'espoir que l'avenir vous fera changer...
Catherine écarquilla Céranon sous le poids de son regard dédaigneux.
— Oh ! — poursuivit le maître des requêtes sans se déconcerter, — je ne parle pas par fatuité ! Mademoiselle, je ferai tout pour vous entourer de bonheur ; que j'espère, sinon en l'amour, du moins dans une affection

sincère.
— Monsieur ? répondit Catherine, il y a cinq jours je ne vous eusse pas parlé ainsi, mais depuis l'instant où je vous ai entendu menacer mon père du courroux du duc de Lorraine, j'ai absolument changé de manière de voir et par suite de manière d'être. Vous voulez m'épouser, soit ! Mais du moins vous saurez qu'en acceptant votre main, je ne l'accepterai que par contrainte et forcée, par amour pour mon père, et vous n'ignorerez point que je ne vous aime pas ?
— Mais, pourquoi ne pas m'aimer ?
— Parce que je ne vous aime pas !
— Vous n'avez pas d'autre motif à me donner ?
— Pas d'autre... à vous donner.
— Mais, dit Céranon, il en existe...
— Cela, monsieur, est un secret qui ne saurait devenir votre.
— En faisant cette réponse assez claire dans son obscurité, Catherine soutint sans tressaillir le regard inquisiteur du maître des requêtes.
Céranon sourit doucement.
— Vous ne m'aimez pas, dit-il, et vous dites que vous ne pourriez m'aimer parce que vous croyez, dans votre inexpérience, que...
— Je crois ce qu'il faut que je croie, monsieur ! interrompit brusquement Catherine.
— Alors, croyez à ce qui est : je vous aime.
— Vous ?
— Je vous aime, je vous le répète, de toute la force et de toute la puissance de mon âme et de mon cœur ! Catherine fit un geste écrasant.
— Dites donc, s'écria-telle, que vous m'aimez de toute la puissance de votre intérêt.
— Comment ? s'écria le maître des requêtes.
— Monsieur de Céranon ! reprit Catherine, soyez certain que je ne suis point votre dupe !
— Dupe ! vous ! Que voulez-vous dire ?
— Je vais m'expliquer ! D'ailleurs, ainsi que je vous l'ai dit, dans la situation où nous sommes tous deux, la franchise doit être sans limites :
"Monsieur de Céranon, je vous ai compris, parfaitement compris, j'ai deviné ce qui se passait en vous et je sais ce que vous rêvez. Ce que vous aimez en moi, ce n'est pas moi, c'est la jeune fille pauvre que vous voulez enlôcher ! L'affection que vous avez affichée pour mon père a été le prétexte de donations que vous avez fait faire en sa faveur et qui toutes doivent revenir au gendre de M. de Lespays. Est-ce vrai, cela, monsieur ?
— Quand cela serait, mademoiselle, quel reproche auriez-vous à m'adresser ? Cette fortune que vous m'accusez de chercher à amasser, n'en profiteriez-vous pas comme moi ?